

17° FESTIVAL INTERNATIONAL DES CINÉMAS D'ASIE DE VESOUL

8 au 15 FÉVRIER 2011

BILAN



Prix Langues O' : *Addicted To Love (Lao Na)* de Liu Hao (Chine, 2010, 112mn)

Sommaire

Palmarès – Vesoul 2011	3
Le jury Langues O'	4
Le mot du Président de l'INALCO	5
COMPÉTITION : VISAGES DES CINÉMAS D'ASIE CONTEMPORAINS	
<i>Addicted to Love</i> de Liu Hao par Corinne Ailliot et Philippe Desvalois	6
<i>Wang Liang's Ideal</i> de Gao Xiongjie par Stefano Centini	7
<i>Susa</i> de Rusurdan Pirveli par Sarah Richardot et Kate Chaillat	8
<i>Riding the Dreams</i> de Girish Kasaravalli par Damien Tridant	9
<i>Running Among the Clouds</i> de Amin Farajpoor par Emma Quercy et Philippe Desvalois	10
<i>Limbanan</i> de Gutierrez Mangansakan II par Kate Chaillat	11
Une Asie centrale électrique ! par Justine Meignan	12/13
<i>Haru's Journey</i> de Masahiro Kobayashi par Philippe Desvalois	14
FAMILLES D'ASIE	
<i>Une famille chinoise</i> de Wang Xiaoshuai par Eva Merkel	15
<i>Serbis</i> de Brillante Mendoza par Maïté Fréchard	16
<i>Serbis</i> de Brillante Mendoza par Chandrasekhar Chatterjee	17
<i>Changement au village</i> de Lester James Peries par Véronique Halperin	18
REGARD SUR LE CINÉMA CORÉEN	
<i>Le Mûrier</i> de Lee Doo-yong par Hélène Kessous	19
<i>Noël en Août</i> de Hur Jin-Ho par Marion Gilbert	20
<i>J.S.A.: Joint Security Area</i> de Park Chan-Wook par Hélène Kessous et Cécile Jeune	21
<i>Memories of Murder</i> de Bong Joon-Ho par Stefano Centini	22
FRANCOPHONIE D'ASIE : CAMBODGE	
Le cinéma cambodgien des années 1960-1975 par Suppya Hélène NUT	23
Norodom Sihanouk, deux films du roi cinéaste par Hélène Kessous	24/25
<i>La Terre des âmes errantes</i> de Rithy Pahn par Antoine De Mena	26
<i>Les gens d'Angkor</i> de Rithy Panh par Julie Blot et Morgane Iat	27
Programmes de courts métrages cambodgiens par Sarah Richardot	28/29
COMPÉTITION : DOCUMENTAIRES	
<i>Le Veilleur</i> de Céline Dréan par Stéphane Londéro	30
Remerciements	31

Palmarès – Vesoul 2011

CYCLO D'OR D'HONNEUR offert par la ville et l'agglomération de Vesoul à M. Kim Dong-ho, fondateur et directeur du Festival International du Film de Pusan (Corée du Sud) pour l'ensemble de son action en faveur du cinéma..

CYCLOS D'OR ex-æquo (offerts par le conseil régional de Franche-Comté) remis par le Jury International présidé par M. Lee Myung-se, réalisateur coréen et composé de Mme Darina Al Joundi actrice libanaise, Mme Roshane Saidnattar réalisatrice Cambodgienne et M. Mojtaba Mirtahmasb réalisateur Iranien, pour leurs styles totalement différents qui ont capté l'attention du jury international :

- *P.S.* de Elkin Tychiev (Ouzbékistan),

- *ADDICTED TO LOVE* de Liu Hao (Chine).

Grand Prix du jury international : *RUNNING AMONG THE CLOUDS* de Amin Farajpoor (Iran) pour son courage et son style.

Mention spéciale : *WHERE ARE YOU GOING* de Park Chur-woong (Corée). Par ce choix, le jury international aimerait attirer l'attention sur le travail prometteur du réalisateur coréen Park chur-woong.

Prix du jury NETPAC (Network for the Promotion of Asian Cinema) représenté par M. Dharmasena Pathiraja (Sri Lanka), Mme Jocelyne Saab (Liban) et Mme Kim Hye-shin (Corée du Sud) :

P.S. de Elkin Tychiev (Ouzbékistan). Le film aborde les mythes et la folie en une construction cinématographique qui traduit les réalités complexes de la vie contemporaine.

Prix Émile Guimet (offert par les Amis du musée national des arts asiatiques de Paris) : jury Guimet composé de Hubert Laot, Shova Chand et Anna-Nicole Hunt :

ADDICTED TO LOVE de Liu Hao (Chine) : pudeur, tendresse et humour. Une fenêtre qu'on ouvre sur un univers socialement gommé. Des personnages émouvants et un traitement cinématographique original. Un film parfaitement abouti, sensible et enthousiasmant.

Coup de cœur Guimet : *P.S.* de Elkin Tychiev (Ouzbékistan). Dictature du pouvoir, dictature de l'esprit, pression médiatique, pression sociale, pression familiale... Quand la privation de libertés conduit à la seule issue possible : la folie. En multipliant métaphores et énigmes, le film est une source de questionnement pour le public.

Prix Langues O' (offert par l'Institut national des langues et civilisations orientales) : jury Langues O' composé de Corinne Ailliot, Philippe Desvalois, Stéphane Londéro, Justine Meignan, Suppya Hélène Nut :

ADDICTED TO LOVE de Liu Hao (Chine) pour la justesse et la délicatesse avec lesquelles il peint ses personnages, et pour sa façon d'aborder avec subtilité la vieillesse et sa place au sein de la famille.

Coup de cœur Langues O' : *RIDING THE DREAMS* de Girish Kasaravalli (Inde) dont le film met en valeur, avec singularité et enchantement, l'univers onirique de la tradition indienne.

Prix du public longs métrages de fiction (offert par la ville de Vesoul) : *VOYAGE AVEC HARU* de Masahiro Kobayashi (Japon).

Prix du public du film documentaire (offert par la communauté de communes de l'agglomération de Vesoul) : *LES ÉGARÉS* de Christine Bouteiller (Cambodge-France).

Prix du jury jeunes (offert par la communauté de communes de l'agglomération de Vesoul) : *HOMELESS IN JAPAN* de K.M. Lo (Singapour).

Prix du jury lycéen : *RUNNING AMONG THE CLOUDS* de Amin Farajpoor (Iran).

Le jury Langues O'

Corinne Ailliot est étudiante à l'INALCO en langue siamoise, le thaï, et est aussi cinéphile. Anciennement scripte sur des fictions, elle s'essaye aujourd'hui à la réalisation avec un projet documentaire en Asie du Sud-est. Passionnée par les voyages, Corinne est partie en Asie à la découverte de l'Inde, du Népal, de la Thaïlande, a visité le Laos, le Cambodge, la Chine.



Philippe Desvalois est historien de formation et ancien critique musical. Il a ensuite embrassé la communication plus institutionnelle : en art contemporain et haute-couture et, depuis deux ans, à la direction de la communication de l'INALCO en tant que responsable éditorial.

Stéphane Londéro aime les films d'ici et d'ailleurs. Il partage sa passion en donnant des cours d'histoire du cinéma et en échangeant ses idées sur le cinéma asiatique, coréen en particulier, avec les professeurs et étudiants de l'INALCO où il travaille au sein de la Direction des études.



Justine Meignan est étudiante en première année de filipino à l'INALCO. Parallèlement, après l'obtention d'une licence de cinéma, elle est étudiante en master réalisation et création à l'université de Paris VIII. Dans ce cadre universitaire, elle prépare un film documentaire aux Philippines qui l'amène à découvrir l'INALCO.

Suppya Hélène Nut, chargée de cours à l'INALCO et à l'Université de Cologne en langue et littérature cambodgienne, connaît bien le cinéma cambodgien des années 60, une période d'intense création artistique. Elle travaille sur les mémoires des artistes du théâtre royal du Cambodge en réalisant des interviews destinées à la New York Public Library et au Centre de ressources audiovisuelles Bophana fondé par le réalisateur Rithy Panh.



Damien Tridant a exercé divers métiers après un DEUG de Lettres modernes et une licence d'Arts du spectacle. Comédien à Paris, chargé de cours de théâtre à l'Université d'Amiens, acteur de série télé à Kolkata, metteur en scène à Delhi, ostréiculteur sur le Bassin d'Arcachon, chanteur mondain, libraire, traducteur... Culture et voyage sont ses centres d'intérêts. Il vit actuellement entre Bordeaux et Paris où il étudie le bengali à l'INALCO.

Le mot du Président de l'INALCO

Un peu à l'est des Langues O', un peu avant d'arriver en Chine, en Inde, en Iran ou en Mongolie (que ceux qui ne sont pas nommés ne se sentent pas oubliés), il y a Vesoul... Un regard ouvert, à tous les sens de ce mot. Un jalon déjà, une halte bienfaisante, comme l'est un caravansérail, qui balise les chemins qui, tous divers et tous braqués sur l'humain, nous apportent de ces extrêmes mondes si proches la multiplicité des visages, des histoires, des peurs, des colères et des joies.

Le cinéma, cet enfant tout à la fois de la lumière, de la transparence et de l'obscurité, est - pour longtemps encore - le langage de ces rencontres entre images, langues et cultures. Le cinéma est à la fois prophétie ou divination, recherche, dissection et poésie. Il donne un reflet, par une même technique, par des savoir-faire puisés souvent aux mêmes sources, à l'expression la plus librement inventée de l'infinie diversité et de la suprême unité des femmes et des hommes de ce monde, dans son mouvement, parfois sa fuite, dans l'avenir, sans que jamais puisse être oublié le passé. Cette diversité n'est ni l'exotisme ni le "choc des civilisations". Elle est la richesse et la complexité des idées, des sentiments par lesquels l'humanité, pas à pas, doit encore conquérir son universalité. Chaque jour davantage, plus qu'un fragile objet précieux et menacé, elle apporte la démonstration de sa nécessité créatrice, osons le mot trivial - de son "utilité" - et les calculs les plus égoïstes, qu'ils soient politiques ou mercantiles, peuvent toujours un peu moins en nier l'efficacité. Le film rend plus forte cette évidence.

Soutenir ce regard, l'appeler et l'accompagner, c'est un moment à la fois de joie et de gravité où le Festival de Vesoul et l'INALCO se retrouvent depuis bien des années déjà. Cette année encore, l'INALCO s'associe au Festival et décernera ses prix à une ou des œuvres de courage, de culture et d'ambition. Mais un film d'Asie peut-il naître sans ambitions ?

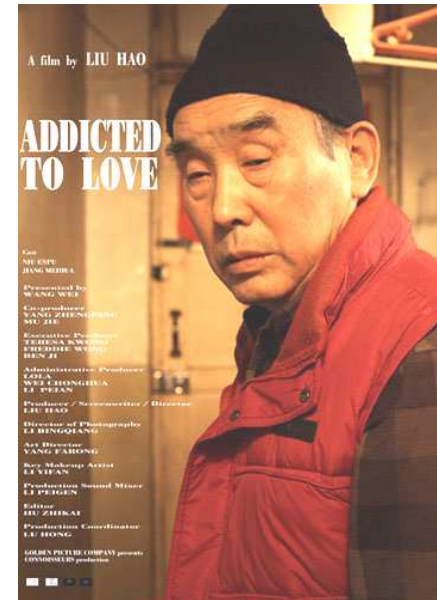
Jacques Legrand,

Président de l'INALCO

EN COMPÉTITION

Addicted to Love (Lao Na) de Liu Hao

(Chine, 2010, 112 mn) par Corinne Ailliot et Philippe Desvalois



En Chine, de nos jours, M. Na (Old Pop - Niu En Pu, très juste et drôle), ancien ouvrier en usine à la retraite, occupe ses journées entre la garde de son petit-fils et le partage de ses courses au marché avec son ami Lao Chang, ce qui entretient, au crépuscule de sa vie, une routine quotidienne et régulière dans son quartier animé du centre-ville de Pékin. Alors qu'il rentre chez lui, il est saisi par un visage familier et retrouve ainsi son premier amour, Li Ying (interprétée par la touchante Jieng Mei Hua), à qui il n'a jamais vraiment fait sa déclaration (« Pourquoi ne m'as-tu jamais rappelé, quand nous étions encore jeune ?, lui demande-t-il tout penaud). Malgré la réticence de Li Ying, il lui propose de se revoir, ce qu'ils font de temps à autre.

Progressivement, Old Pop se rend à l'évidence : Li Ying est atteinte de la maladie d'Alzheimer. Malgré le plaisir qu'ils ont à se voir régulièrement, Old Pop et Li Ying se retrouvent contraints par leurs enfants respectifs de ne plus se côtoyer, ces derniers jugeant qu'ils sont trop âgés.

Faisant fi des interdictions, le vieil homme soutiendra son amour dans le quotidien de cette maladie par des jeux de mémoire et

des mots d'esprit, avec finalement la complicité des enfants et de leur famille.

La camera, le plus souvent posée dans le corridor (près de la porte de la cuisine ou de la porte de la chambre du grand-père), nous montre les allées et venues et les sentiments des différents protagonistes. Les plans fixes nous laissent pénétrer l'univers et les petits riens de ces deux familles modestes, dans des décors sobres et beaux par leur simplicité. Les enfants viennent simplement rendre visite à leur père. Le père a son quotidien. La femme a son autonomie malgré la maladie et sa fille comprendra finalement les enjeux de la relation entre le vieil homme et sa mère. C'est dans cette ambiance simple et épurée que l'on découvre la complicité douce de ces deux personnages originaux.

Ce film présente avec une grande sensibilité la passion à un âge très avancé mêlée à la maladie d'Alzheimer, sujets rarement évoqués au cinéma. Au travers de cette femme, son premier amour, et leurs rencontres au quotidien, *Addicted To Love (Lao Na)* réussit le pari de son réalisateur (Liu Hao, dont c'est le troisième long métrage). Cependant, il ne traite pas seulement de cette maladie de la vieillesse et montre également avec pudeur et esthétisme la vie de cet homme du âgé et ses rapports avec ceux qui l'entourent et se soucient pour lui (ses enfants devenus grands et son vieil ami) et son quotidien avec son premier amour, dont il s'occupe pour ralentir le développement de la maladie.

Ce film sur la difficulté de vieillir a particulièrement touché et les jurys du festival puisqu'il a remporté trois prix : Cyclo d'Or, Prix Émile Guimet et prix Langues O'.



Image extraite du film. Tous droits réservés.

EN COMPÉTITION
Wang Liang's Ideal (Wang Liang de li xiang) de Gao Xiongjie
(Chine, 2010, 119 mn) par Stefano Centini

Cet "idéal" du titre est celui du jeune Wang Liang, boucher dans une petite ville de province chinoise, qui rêve de vivre en paix avec la jeune femme qu'il vient d'épouser. L'harmonie de leur mariage se base sur un compromis qui nourrit les remarques du collègue de Wang Liang et des autres villageois : Wang Liang a promis à sa femme de ne pas coucher avec elle avant ses examens d'entrée à l'université. Ayant échoué par deux fois et craignant qu'une grossesse puisse jouer sur ses résultats et ses études, elle oublie Wang Liang à dormir sur le sol. Voilà pourquoi, après plusieurs mois, le couple n'a toujours pas d'enfants.



Les commérages des villageois commencent à peser sur Wang Liang qui décide, toutefois, de donner une dernière chance à sa femme. Mais, le jour des examens, elle est forcée d'interrompre une épreuve. On apprend alors la raison de sa détermination : la fille ne rêve pas que de ses études. En réalité, elle est encore amoureuse de son petit ami du lycée qu'elle a dû quitter lorsqu'elle rata ses examens. En reprenant ses études, elle espère le retrouver et revivre son ancien amour. Malgré le résultat des examens, la jeune fille n'en démord pas, elle quitte Wang Liang et fuit à la ville, sans rien dire, chercher son ancien amour.

L'histoire se transforme alors en une sorte de recherche parallèle du couple : les deux protagonistes, élevés à la campagne, affrontent avec courage et détermination la vie dans une métropole hostile et déshumanisée, prêts à lutter pour conquérir un peu de bonheur. Mais le bonheur conjugal de Wang Liang peut difficilement se concilier avec les élans sentimentaux de sa femme. Elle veut se

libérer d'un mariage qu'elle considère étouffant, alors que lui recherche une tranquillité et une stabilité que seule l'harmonie familiale pourrait lui donner. L'histoire ne peut que se terminer en tragédie, sans que personne ne parvienne à atteindre son idéal.

Le réalisateur Gao Xiongjie est parti de deux faits divers qu'il a réunis dans ce film. Mais son objectif principal était d'aborder le thème qui semble obséder la plupart des réalisateurs chinois contemporains : celui de décrire l'écart existant entre les villes et la campagne de la Chine moderne, entre la vie rurale et métropolitaine, ainsi que les effets du communisme sur les citoyens chinois. Toutefois, son film ne possède pas l'épaisseur intellectuelle ou la puissance visuelle de Jia Zhangke (notamment *Still Life* en 2006). La raison est principalement le fait qu'il partage ouvertement la cause de Wang Liang – comme le montre déjà le titre du film – sans remettre en cause la grande contradiction qui existe au sein de cette histoire, celle de conter une histoire critique de la société chinoise en gardant une morale traditionnelle et qui condamne la femme qui fuit le mariage à une tragédie certaine.

Wang Liang et sa femme sont les deux victimes de la réalité et du nouveau "bonheur" prêt-à-porter made in China. Ils sont aussi prisonniers d'une vision sociale trop fermée, à une époque où l'on aurait vraiment besoin, en Chine comme ailleurs, d'un éloge de la liberté, qui hésite ici à prendre forme.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

EN COMPÉTITION
Susa de Rusurdan Pirveli
(Géorgie, 2010, 78 mn) par Sarah Richardot et Kate Chaillat



Susa est le premier long métrage de Rusurdan Pirveli. Avec ce film, la cinéaste nous présente la Géorgie à travers le regard de Susa, jeune garçon de 12 ans qui vit seul avec sa mère. Pour survivre, tous deux travaillent dans une fabrique de vodka de contrebande, la mère au remplissage des bouteilles et Susa à la vente. Quotidiennement, Susa doit faire face à la police et aux racketteurs. Quand sa mère lui annonce le retour de son père, Susa essaye de changer progressivement sa vie, persuader que ce père va les amener loin de cette ville sinistrée. Il économise ce qu'il gagne, exige d'être payé et fuit ses racketteurs habituels. Le père est attendu pendant tout le film mais n'apparaît que dans les quinze dernières minutes et se révèle très décevant. Il ne dit presque rien, mange et dors pour l'essentiel. Il accompagne Susa dans une tournée, comme si c'était le garçon qui devait enseigner à son père comment vivre, ne comprenant qu'à la toute fin du film que ce père ne le sauvera pas.

L'histoire est vue en partie à travers le kaléidoscope que Susa garde toujours sur lui. Cet objet est le moyen qu'utilise la réalisatrice pour observer son monde. L'image centrale est nette mais les bords ne représentent plus que de vagues formes colorées. Les contours de la réalité deviennent incertains et l'isole pour un instant du monde environnant. La mise en abîme lui permet d'isoler des moments et des personnes qui composent son pays. Une longue séquence à travers le kaléidoscope montre une vendeuse du marché qui fixe l'objectif en souriant, visiblement contente et curieuse d'être au centre de l'objectif. Le kaléidoscope permet un parallèle avec cette image du père que Susa s'est construite : toute la démarche du jeune héros est de se construire une image pour l'arrivée de ce père inconnu qui doit l'amener « ailleurs ». Le kaléidoscope transforme le « ici » en « ailleurs » en attendant qu'il arrive.

Mais l'histoire va au-delà des retrouvailles familiales manquées. C'est surtout un portrait

de la Géorgie actuelle, qui se fait par touches individuelles au fil des pérégrinations de Susa, laissant voir des personnes dans leur quotidien : une vieille prostituée dans un bar, la communauté des jeunes, le loto clandestin, les policiers, les racketteurs, le patron de la distillerie et les autres employés. Tous sont enfermés dans leur vie sans pouvoir y échapper et quand Susa essaye malgré tout, le patron lui rappelle brutalement qu'il ne peut pas s'échapper, qu'il est là pour toujours. Dans une dernière tentative de révolte, Susa se battra contre lui, échouant et devant s'enfuir...

Sarah Richardot

Susa est un jeune garçon géorgien qui regarde solitaire le monde des adultes. Chargé de distribuer de la vodka clandestine produite par la distillerie où travaille sa mère, nous suivons Susa dans ses rondes à travers une ville terne où il va de bordel en bar pour vendre sa marchandise. Il affronte seul le racket de petits délinquants et évite la police comme il peut.

Son quotidien contraste avec ses envies d'enfant qui fabrique des kaléidoscopes de fortune avec des bouts de verres colorés. Il vit dans l'attente du retour de son père qui pourrait lui permettre de retrouver son statut d'enfant.



La réalisatrice Rusurdan Pirveli a fait le choix de rester au plus près de Susa. Nous devenons ainsi des spectateurs privilégiés mais impuissants face à la violence que le garçon subit aux mains des racketteurs mais surtout devant sa déception de ne pouvoir s'en remettre à son père. L'histoire de Susa raconte l'innocence qui n'a pas de place dans le monde adulte et nous laisse nous demander lequel des personnages qu'il croise dans son quotidien deviendra-t-il.

Kate Chaillat

Images extraites du film. Tous droits réservés.

EN COMPÉTITION

Riding the Dreams (Kanasembo Kudereyaneri) de Girish Kasaravalli
(Inde, 2010, 105 mn) par Damien Tridant



Image extraite du film. Tous droits réservés.

Les rêves sont un animal puissant, sauvage et familier à la fois, qu'on ferait mieux d'enfourcher dare-dare. *Riding the dreams*, en langue globale, vient du kannada « chevauchant l'étalon du rêve » trop local sans doute pour les écrans du monde. On dénonce mais on exploite. Car au Karnataka on sait manier les contradictions : la capitale d'état est Bangalore, chef de file du bonheur moderne avec l'accueil massif des délocalisations informatiques, pendant que dans certaines campagnes où il fait chaud, sec et où le bois est rare, on ne brûle pas les morts, on les enterre. Les fossoyeurs sont de basse condition, bien qu'ils incarnent les vraies valeurs.

Fossoyeurs-Intouchables, c'est facile à retenir. Tout de suite ça sent l'injustice sociale et le discours à la louche. On n'y coupe pas : les exclus sont gentils, comme ce brave vieillard dépenaillé, si beau et si pur au milieu de son champ de pierres, et les bourgeois sont méchants, qu'ils soient brahmanes imbus de leur caste, ou anglais qui nous cassent les pieds même après la décolonisation avec leurs plans marketing, ou la modernité barbare, le gouvernement central, méchants, méchants. En plein recensement national où a ressurgi la notion d'Other Backward Classes ou « classes défavorisées » qui fait débat puisque dans discrimination positive il y a positif mais il y a discrimination aussi, le film ajoute un peu d'innocence partisane.

Quand on l'interroge (la délégation de l'Inalco a réalisé un entretien lors du festival), le réalisateur Girish Karasavalli,

qui est pour la diversité culturelle et la réhabilitation des traditions rurales, ne ménage pas ses simplifications, qui ont pour but de dénoncer la domination des classes dominantes, vision éminemment politique et correcte d'un point de vue logique, on en conviendra. Du coup on ne sait plus si ça en dit long ou pas. Dans le doute, le jury Langues O' lui a accordé son second prix, en fermant les yeux (les oreilles ?) sur la post-synchronisation décalée et la lumière artisanale, mais en reconnaissant dans ce qui semble être un procédé kaléidoscopique (où un même événement serait repris depuis différents points de vue), une façon de placer du cinématographisme formel dans une fresque au style réaliste à portée sociale, économique, politique et culturelle... tout en ménageant ses airs de fable onirique, car outre ces rêves prémonitoires, ces aborigènes éternels et ce cadavre caché, l'histoire nous présente un dieu incarné vraiment rigolo.

Riding the Dreams est le dernier d'une douzaine de films réalisés par Girish Karasavalli, sexagénaire diplômé du fameux Film Institute de Pune et qui avait été récompensé lors du festival de Vesoul en 2009 pour *Gulabi Talkies*.



Girish Karasavalli. Tous droits réservés.

EN COMPÉTITION

Running Among the Clouds (Davidan dar mian abr-ha) de Amin Farajpoor
(Iran, 2010, 76 mn) par Emma Quercy et Philippe Desvalois



Peu avant la projection, ce film nous est présenté comme très courageux. Courageux car le film aborde le sujet de la drogue à l'école. Courageux car le film se déroule en Iran. Courageux car le film ose lever un voile sur la réalité de la jeunesse iranienne.

Le réalisateur fait le choix de tourner en noir et blanc et de présenter un décor plutôt sobre. Les spectateurs suivent un jeune adolescent, Milad, vivant seul avec sa mère et acceptant de moins en moins l'autorité des professeurs qui cherchent pourtant à l'aider. Au fil de l'histoire, le personnage sombre, en effet, de plus en plus dans la spirale dramatique de la drogue. En effet, Milad commence par fumer des cigarettes, puis des joints, de plus en plus. Il prend ensuite de la drogue, sous la forme du très puissant crack, et se met enfin à en vendre pour payer sa propre consommation. L'évolution va très vite : agressivité, isolement, mise en danger avec la bande des dealers plus « chevronnés » que lui, menaces, poursuite...

C'est lors de ces poursuites que nous, spectateurs, sommes confrontés à la difficulté de suivre le film, notamment en raison de son montage haché, saccadé, aux cuts très (trop ?) marqués. Certes, le montage est en relation étroite avec la musique, mais la répétition du même ostinato musical renforce cette impression de déjà-vu, répétitif à l'envie, tout à fait acceptable, voire agréable, dans un clip de deux minutes trente, mais plus dans un long métrage même si celui-ci est très court, une heure et quart... C'est peut-être

là que se situe l'erreur du réalisateur : avoir mal calibré la durée de son film qui aurait mérité de passer dans la catégorie des courts métrages avec vingt bonnes minutes de moins...

Le sujet du film n'en demeure pas moins intéressant, eu égard aux références « Nouvelle vague » affichées par Amin Farajpoor, *Les 400 Coups* de François Truffaut en tête (noir et blanc, caméra légère) et Louis Malle (hommage à la musique jazz composée par Miles Davis pour *Ascenseur pour l'échafaud*).

Cependant, le film manque de crédibilité en raison du jeu d'acteur du personnage principal qui aurait dû être un adolescent sensible et touchant et est interprété par un jeune homme de vingt ans, qui ne parvient pas à émouvoir le public. Il se bat pour offrir une autre vie à sa mère qui doit travailler jour et nuit afin de subvenir à leurs besoins communs. Malheureusement cet amour mère-fils ne transparaît pas à l'écran, et le public n'arrive pas à s'identifier et à plaindre le jeune adolescent qui s'engouffre dans la solitude et dans l'incompréhension des gens qui l'entourent.

Courageux sans doute le film l'a-t-il été car il a soulevé un problème peu abordé par le cinéma iranien, mais au sentiment laissé à la fin du film, il vaudrait mieux lui préférer le qualificatif de novateur, car le réalisateur a manqué d'audace en n'approfondissant pas le thème clef du film.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

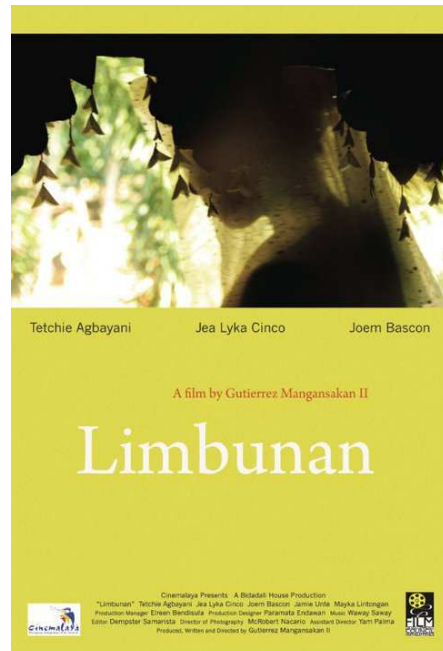
EN COMPÉTITION
Limbunan (The Bridal Quarter) de Gutierrez Mangansakan II
 (Philippines, 2010, 83 mn) par Kate Chaillat



travers sa propre remise en question du mariage surtout lorsqu'elle est confronté à son désir pour Maguid, son ami d'enfance.

Le monde extérieur, absent de l'univers d'Ayesha, nous est montré à travers les yeux de sa petite sœur Saripa qui observe avec curiosité l'environnement qui l'entoure. C'est de la perspective de Saripa qu'on observe les hommes qui n'existent qu'en périphérie de ce monde féminin. C'est elle qui voit Masguid la première fois à la rivière puis qui le ramène près de la maison où il voit Ayesha. C'est aussi Saripa qui remet en question les traditions pesant sur Ayesha en parlant de la polygamie du père à un repas familial.

Le père et le fiancé se remarquent dans le film surtout par leur absence. *Limbunan* s'intègre bien aussi dans la thématique « familles d'Asie » du festival de Vesoul 2011 en regardant avec un œil d'enfant comment les femmes sont enfermées par des règles imposées par des hommes absents.



Un joli film philippin qui peint le portrait d'une famille de la communauté musulmane Maguindanaon. Situé en 1989, il raconte les préparatifs du mariage arrangé d'Ayesha (elle est fiancée à un homme qu'elle connaît à peine), jeune fille de 16 ans contrainte de rester dans la maison familiale.

Comme la tradition Maguindanaon le dicte, la future mariée sera protégée des regards extérieurs dans ses quartiers privés où elle sera rituellement préparée et choyée pour la cérémonie.

Le réalisateur Gutierrez Mangansakan II a fait le choix d'une image douce et colorée, ainsi qu'un rythme narratif très lent pour montrer le quotidien des femmes de la maison pendant cette période appelée aussi « limbunan » en philippin.

Dans ce long métrage très esthétique, notre regard est cloisonné comme celui d'Ayesha ; c'est grâce à elle qu'on perçoit les personnages de sa mère et de sa tante, on entend leurs inquiétudes, leurs histoires à

UNE ASIE CENTRALE ÉLECTRIQUE ! par Justine Meignan

P.S. de Elkin Tuychiev (Ouzbékistan, 2010, 90 mn)
 Cyclo d'or ex-aequo, coup de cœur du Jury Guimet et prix Netpac

Le voleur de lumière (Svet-ake) de Aktan Arym Kubat (Kirghizistan, 2010, 80 mn) Film d'ouverture du festival

Hommes sans femmes (Muzhchiny bez zhenshchin) de Algimantas Vidugiris (Kirghizistan, 1981, 77 mn)

Ces trois films, il peut sembler naturel de les réunir car ils ont été réalisés dans des pays voisins et aux histoires croisées (Ouzbékistan et Kirghizistan, deux pays de l'ex-URSS). Mais ils ont cela de plus en commun qu'ils se construisent tous les trois autour de l'électricité. L'électricité comme prétexte, comme sujet apparent, semble surtout présente pour établir un sous-texte plus ou moins subtil et mystérieux et fait apparaître ainsi des réalités sociales et politiques contrastées. Que ce soit un réparateur de télévision ouzbèk qui bascule dans la folie à la suite d'un foudroiement, un électricien de village kirghize qui branche des villageois sur le réseau électrique ou l'héroïsme de techniciens qui bravent tous les dangers de la montagne kirghize pour réparer les immenses installations électriques de l'URSS.



Premièrement, il y a *P.S.*, faisant parti de la sélection officielle en compétition, il fait grand effet puisqu'il reçoit trois prix. Ce qui est remarqué, notamment, c'est qu'il « (...) aborde les mythes et la folie en une construction cinématographique qui traduit les réalités complexes de la vie contemporaine. » (jury Netpac).

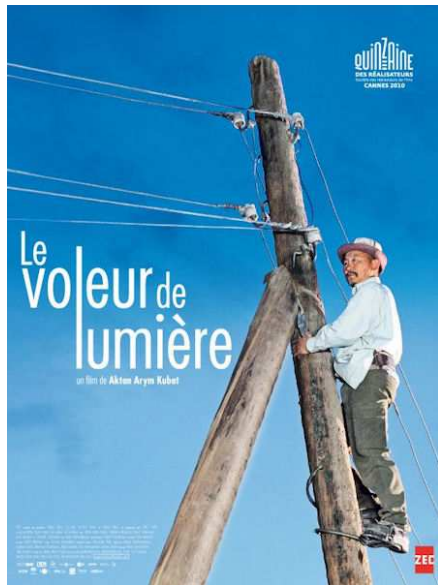
Dans ce film, le foudroiement du personnage principal le fait basculer dans une folie teintée de lucidité et avec lui, le film dans un monde mystérieux et mythologique. Jusque-là les archétypes étaient clairs et lisibles ; un des frères représentait d'une certaine manière la conservation des traditions, rigides et étouffantes – l'individu bafoué face à la famille ; l'autre représentant, dans l'excès inverse, l'adoption décadente des nouveaux modèles – l'égoïsme de l'individualisme occidental.

Au grand étonnement du spectateur, c'est justement celui qui semblait le plus fervent protecteur des traditions en place qui, dans cette clairvoyance irréaliste, essaye de faire bouger ce qui est figé depuis si longtemps, à l'image d'une scène forte du film dans laquelle il déplace un énorme rocher, qui était là au milieu du chemin mais dont jamais personne n'avait eu l'idée de contester l'absurde position...

P.S. reste probablement le film le plus énigmatique de la sélection, et pour cause, il repose autour du mythe du Minotaure et se sert de celui-ci pour questionner les traces de l'époque soviétique. Il faut bien avouer que si l'on n'a pas en main quelques éléments de cette Histoire, le film reste énigmatique et les symboles mystérieux. En revanche, dans la perspective d'une subtile critique socio-politique, le film prend tout son sens et révèle le génie de la mise en scène du jeune réalisateur Elkin Tuychiev.

Le Voleur de lumière, c'est à la fois le titre et le personnage principal (interprété par le réalisateur lui-même Aktan Arym Kubat) de ce film jubilatoire. C'est l'histoire de M. Lumière, un père de famille kirghize qui, un peu à la manière d'un Monsieur Hulot

français est un personnage aux aspects burlesques et à l'apparente naïveté derrière lesquels se cache une conscience fine de la société dans laquelle il vit.



Cette réalité sociale, c'est un petit village kirghize qui vit entre tradition et volonté (nécessité ?) de modernisation. Le rôle de ce M. Lumière est alors un peu à cette image, c'est-à-dire l'électricité (la lumière) comme besoin (modernité) mais en même temps fournit par un branchement parallèle et illégal. C'est aussi la présence d'investisseurs russes qui ont main mise sur la région. Au cœur de ces problématiques politiques, nous suivons ce M. Lumière qui, par son métier très symbolique et poétique, est aussi un lien social et nous permet un aperçu à la fois de ces problèmes mais aussi de ce peuple kirghize, plutôt méconnu.

Le troisième film, *Hommes sans femmes*, réalisé en 1981, est conçu dans les studios soviétiques du Kirghizistan – qui n'est à l'époque qu'une des provinces de la grande URSS. Le film raconte l'aventure d'une petite équipe de techniciens « de l'extrême » qui vont réparer dans la dangereuse montagne kirghize une ligne électrique détruite par une tempête. Sur fond d'héroïsme et de propagande pour la modernité des installations électriques à

disposition pour le peuple, le film traite d'un dilemme représentatif de la politique communiste : comment sacrifier l'individu au profit de la collectivité.

Il est évident que ces quelques héros soviétiques ont choisi la cause commune et, par une nuit menaçante, bravent tous les dangers de la montagne, laissant leurs femmes derrière eux. La tension narrative est alors double, et la force du récit se situe dans ce tissage entre cette aventure palpitante et l'histoire personnelle de ces hommes. Ceci dans un style remarquable : les images mentales de leurs femmes entrecoupent l'ascension dangereuse de la montagne et on s'aperçoit petit à petit qu'il s'agit non seulement d'images mentales de chacun des protagonistes, mais surtout de situations fantasmées et le fruit de leurs peurs ou de leurs désirs.



Comme beaucoup d'autres aspects de la société, le cinéma de cette région est hanté par le pouvoir soviétique, en place jusqu'en 1991. En mettant ces trois films aux thématiques similaires en relation, il est intéressant de voir comment trois réalisateurs les abordent à travers leur cinéma. En effet, ces trois cinéastes appartiennent à trois générations différentes, c'est-à-dire à trois moments de cette Histoire. D'abord Algimantas Vidugiris, formé dans le VGIK de Moscou (institut national du cinéma russe), réalise ce film avant la chute de l'URSS ; Akten Arym Kubat, s'est formé dans les studios Kirgys Film et a réalisé ses premiers films pendant la période soviétique (mais dont le film en question est réalisé aujourd'hui) et enfin, Elkin Tuychiev qui n'a que 14 ans quand l'Ouzbékistan reprend son indépendance et qui apprend puis fait du cinéma après la chute du régime soviétique.

Images extraites des films. Tous droits réservés.

EN COMPÉTITION

Haru's Journey (Haru tono tabi) de Masahiro Kobayashi
(Japon, 2010, 134 mn) par Philippe Desvalois



Masahiro Kobayashi n'est pas un inconnu à Vesoul. Il y a même laissé d'étranges et de séduisants souvenirs à chacun de ses passages. En 2008, alors président du jury international, il apprend le décès de son père et doit rentrer d'urgence au Japon. Cette année, il a fait suivre la projection de son film par un concert impromptu de chansons de rupture amoureuse, un 14 février, jour de Saint-Valentin... !

Le parcours de Masahiro Kobayashi est des plus surprenants. Après avoir été chanteur folk dans les années 1970, il devient scénariste puis passe à la réalisation pour *Closing time* en 1996. Farouchement indépendant, il crée sa propre entité Monkey Town Productions pour le montage de ses projets. Habitué des festivals (quatre de ses films ont été notamment sélectionnés à Cannes), il a remporté le Léopard d'Or à Locarno en 2007 avec l'impressionnant *Pressentiment d'amour* (traduction du titre original *Fi No Yokan*, mal traduit en anglais avec *The Rebirth*) sur un thème proche de son controversé *Bashing* (2005) : le rejet des êtres après des événements tragiques (le retour d'une humanitaire, otage en Irak pour *Bashing* ; le pardon d'un père après le meurtre de sa fille pour *Pressentiment d'amour*).

Sujet très fort encore cette année avec *Haru's Journey (Haru tono tabi)*, qui narre, sous la forme d'un road movie familial, le départ du village à la ville

d'Haru, jeune fille affublée de son grand-père boiteux, Tadao. Vivant dans un village de pêcheurs isolé, Tadao, retraité et blessé, élève seul sa petite-fille depuis le suicide de sa fille unique. Ayant perdu son travail, Haru décide de partir à la ville. Avec Tadao qui la suit à contre-cœur, elle se met en quête de trouver un autre membre de la famille pour s'occuper de son grand-père. C'est alors un long chemin vers le passé pour Tadao qui rend visite à chacun de ses frères et sœurs, avec lesquels il entretient des rapports conflictuels et la recherche d'un avenir plus lumineux pour Haru.

Si le procédé cinématographique ne vise pas cette fois l'originalité comme dans *Pressentiment d'amour* (il tend plutôt vers les road movies du Wim Wenders des années 1970), il se rapproche de *Une histoire vraie* de David Lynch (1999). En effet, les deux films traitent de la réconciliation familiale entre frères et sœurs âgés mais n'ayant toujours pas accédés à cette sagesse qu'offre le pardon. Haru est ici témoin des tensions entre les membres de la fratrie de son grand-père. Elle apprend la vie et le pardon comme une forme de rédemption malgré son jeune âge et peut ainsi prendre un nouveau départ dans la vie.

Ce qui marque dans le film de Masahiro Kobayashi, c'est le jeu des acteurs. Le duo formé par Haru (la jeune Eri Tokunaga) et Tadao (le célèbre vétérinaire Tatsuya Nakadai) est totalement complémentaire dans son jeu. Le metteur en scène leur a commandé une démarche des plus improbables à chacun (le grand-père est blessé et la petite-fille marche les jambes écartées), démarche qui les place en déséquilibre avec la vie, les gens, les événements. Et c'est là que le film parvient à nous toucher. Ses personnages étant toujours en lutte contre quelque chose, ils peinent à trouver un endroit où se poser, un havre de paix pour finir sa vie ou la démarrer. Un miroir de la vie pour le spectateur en quelque sorte...



Masahiro Kobayashi. Tous droits réservés.

FAMILLES D'ASIE

Une famille chinoise (Zuo You) de Wang Xiaoshuai
(Chine, 2008, 115 mn) par Eva Merkel



L'histoire, qui tire vers le tragique, est racontée de façon à la fois neutre et touchante. Le réalisateur ne prend le parti d'aucun personnage dont il présente les raisons et contradictions. Le drame et les sentiments qu'il fait ressortir sont à la fois universels en restant pourtant ancrés dans la société chinoise. Pour les nouveaux conjoints de Mei Zhu et Xiao Lu il ne s'agit pas seulement d'accepter la trahison, ils doivent également abandonner l'espoir d'avoir leurs propres enfants avec la personne aimée. Il ne faut pas oublier qu'en Chine existe encore aujourd'hui la politique de l'enfant unique et qu'un deuxième enfant n'est possible que sous certaines conditions. Cela veut dire que Mei Zhu et Xiao Lu ne pourront plus avoir d'enfant avec quelqu'un d'autre.

Le film est un long chemin vers l'acceptation du choix de Mei Zhu par tous les personnages, réunis après beaucoup de résistances sous la volonté commune de sauver la petite fille.

Le film est très bien construit d'un point de vue narratif avec la dernière scène qui reprend la première pour souligner la thématique principale du film, les interactions d'une famille élargie, un phénomène assez nouveau en Chine. Le sujet retenu est original et traité de façon touchante sans être larmoyant malgré le thème relativement dramatique. À noter que *Une famille chinoise* a obtenu le prix du meilleur scénario lors du festival de Berlin de 2008.



Image extraite du film. Tous droits réservés.

Le film *Une famille chinoise* du réalisateur Wang Xiaoshuai, raconte le drame d'une famille recomposée dans la Chine d'aujourd'hui.

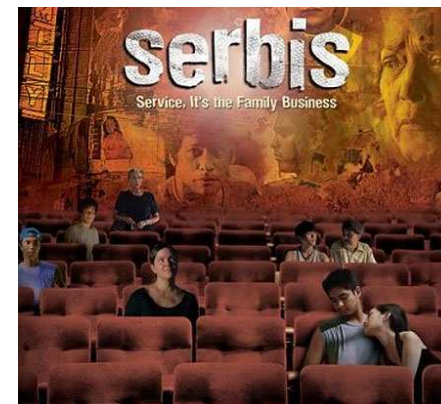
Le titre original « Gauche-Droite », en chinois « Zuo You », souligne le leitmotiv du film : les problématiques auxquelles sont confrontées les familles d'un couple divorcé face à une situation dramatique comme celle de la maladie.

Les personnages, qui ne sont pas issus d'un milieu en particulier et vivent dans un contexte urbain expressément anonyme, doivent faire des choix susceptibles de mettre en péril des liens plus forts. Mei Zhu et Xiao Lu, un couple divorcé, devront mettre en danger leur nouvelle vie avec quelqu'un d'autre pour le bien de leur fille. Hehe, la petite, est en effet atteinte d'une leucémie, et seule la greffe osseuse d'un frère ou d'une sœur né de mêmes parents pourrait la sauver. La mère est alors prête à tout pour trouver une solution et sa persévérance ira jusqu'à organiser des rencontres avec son ex-mari à l'insu de son nouveau compagnon dans le but de concevoir un enfant.

FAMILLES D'ASIE

Serbis de Brillante Mendoza
(Philippines, 2008, 93 mn) par Maïté Fréchar

Serbis, rêve humide.



La ville d'Angeles aux Philippines est pudiquement qualifiée de « City of Entertainment ». En clair, c'est un vaste bordel. Le cinéma, tout aussi dégingué que les bus qui passent dans la rue, n'est pas en reste. Dans l'obscurité piquée du point rouge des cigarettes, on devine la faune des corps qui se caressent. Aux gémissements du film érotique répond un mot : « Serbis » que proposent les prostituées au fond de la salle assorti de détails anatomiques destinés à allécher le client.

Hors de la salle, en pleine lumière, tout va vite, très vite : tourbillon d'images rythmé par le vacarme de la circulation ; le sol bondit au plafond, le plafond vous tombe dessus ; angles improbables et perspectives biscornues.

Le cinéma s'appelle « Family » et la famille qui le gère est une tribu de personnages aussi attachants que pathétiques. On ne sait pas trop qui est le fils ou le frère de qui, la spécialité de la grand-mère étant de recueillir les gamins comme des chats perdus. Chacun joue son rôle dans la bonne marche du cinéma tout en essayant tant bien que mal de vivre sa vie. Un père fait la cuisine. Un jeune homme projectionniste et un autre, qui peint aussi bien les murs que des affiches, se battent pour le teeshirt d'un mort. Une adolescente essaie de faire ses devoirs sur un palier tout en s'occupant

des tickets et un gamin espiègle derrière ses grandes lunettes parcourt les couloirs sur son tricycle. Et la matriarche est une femme vieillie, trompée, déçue, amère.

Sur ce petit monde règne une mère qui cavale partout qui a l'œil sur tout, s'occupe de tout, donne les ordres, règle les problèmes, distribue les gifles. Inlassablement, elle monte au pas de charge un escalier pour en descendre un autre dans ce labyrinthe de couloirs interminables débouchant sur des pièces étonnamment sombres et exigües.

Acteur omniprésent, l'humide. Il règne sur les moments les plus glauques : pus qui sort d'un furoncle, masturbation, moiteur des corps dans le lupanar, eau croupie qui recouvre le sol des toilettes bouchées, en parfaite résonance avec l'affiche annonçant la projection du film « Ébats mouillés ». Et c'est l'humide qui nous offre pourtant les trois seuls instants de calme du film. Moments de pure beauté, de pure sensualité, de pure tendresse.

Au début du film, l'adolescente sort de sa toilette. Elle essuie longuement ses cheveux et son corps et se regarde dans le miroir brisé avant de choisir sa plus belle robe. Plus tard, c'est la matriarche qui prend un bain. Son corps avachi par l'âge brille presque autant que ses cheveux qu'elle rince encore et encore à l'eau claire avant d'aller à son tour se regarder dans le miroir brisé et retourner prendre majestueusement sa place derrière la caisse. Enfin, c'est la mère qui a découvert un graffiti proclamant qu'un certain Ronaldo est amoureux d'elle. Elle s'acharne d'abord à l'effacer avec un chiffon sec. Puis, dans la pièce au miroir brisé, elle essuie lentement la sueur sur son visage, caresse ses cheveux, retouche sa coiffure et se passe une touche de rouge à lèvres. Trois âges de la vie d'une femme, même caresse pure et sensuelle de corps féminins, antithèse des sordides caresses masculines de la salle.

Ah ! J'allais oublier la course à la chèvre égarée devant l'écran. Peut-être pour nous empêcher de céder à l'émotion ?

Image extraite du film. Tous droits réservés.

FAMILLES D'ASIE *Serbis* de Brillante Mendoza

(Philippines, 2008, 93 mn) par Chandrasekhar Chatterjee

Le chaos dans un cinéma érotique à Angeles – une œuvre atypique

Quasi inconnu il y a encore quelques années (la Quinzaine des réalisateurs avait projeté à Cannes son beau mélodrame *John John* en 2007 seulement), Brillante Mendoza est le porte-drapeau d'un nouveau cinéma philippin. Projeté cette année au FICA, le film *Serbis* (réalisé et monté en quelques semaines) permet de découvrir le talent indéniable de ce réalisateur.

Brillante Mendoza nous plonge au cœur d'un cinéma vétuste de la ville d'Angeles qui diffuse exclusivement de vieux films érotiques. À partir de ce lieu singulier le réalisateur nous révèle l'histoire plutôt simple et ordinaire d'une famille philippine. Ce cinéma où différents services (*Serbis*) se monnaient pendant la projection est l'endroit où vit la famille Pineda, qui exploite la salle, sert à manger et laisse libre cours aux rencontres en tout genre.

Au milieu des couleurs saturées, des mouvements saccadés et de la nuisance sonore du trafic urbain qui sert de fil musical à la totalité du film, nous découvrons progressivement les personnages de cette famille. La matriarche, Nanay Flor, séparée de son mari, a intenté un procès pour bigamie à son ancien compagnon. Après plusieurs années d'attente, la cour s'apprête enfin à rendre son jugement. C'est dans ce contexte que l'histoire commence. Pendant que Nanay Flor se rend au procès, sa fille Nayda accueille les jeunes clients du cinéma, et son gendre sert des plats aux rares clients du restaurant tout en surveillant leur jeune fils. Jewel, la fille adoptive, accompagne la vieille femme avant de venir papoter avec les clientes du cinéma. Alan, obsédé par son furoncle, apprend la grossesse de sa petite amie, tandis que Ronald, le projectionniste, profite de la disponibilité sexuelle des jeunes filles.

La scène la plus marquante et cocasse du film n'est pas parmi celles où nous voyons les personnages du cinéma se livrer aux petits jeux de séduction qui se muent rapidement en prostitution, mais plutôt celle où une chèvre perdue s'avance

devant l'écran et perturbe les activités de la salle obscure. Cette présence impromptue de la simplicité naturelle de la chèvre dans un lieu où s'entremêlent les plus bas instincts, que cultivent en pleine conscience les êtres humains, fait converger deux milieux étrangers. Nous avons l'impression que tout le film repose effectivement sur les épousailles de deux corps hétérogènes qui ne peuvent se dissocier (comme ce graffiti d'amoureux que la mère n'arrive pas à enlever du mur). Et lorsqu'un fils de la famille s'enfuit rejoindre une procession religieuse, cette rédemption devient impossible et la pellicule s'embrase – cette dernière scène est justement un brillant exemple d'inventivité qui clôt remarquablement le film.

Avec une caméra brinquebalante dynamisant l'espace pour mieux nous y rattacher, Brillante Mendoza fait preuve d'un véritable talent pour nous faire visiter les méandres de ce « cinéma-bordel » en déliquescence qui est visiblement en passe de s'éteindre un jour ou l'autre. Malgré cela, nous ne qualifierions pas *Serbis* de glauque comme l'ont fait un bon nombre de critiques, c'est un film plutôt cru et tendre qui ne ferme pas les yeux sur la réalité sociale, où la prostitution masculine occupe une large place. La caméra à l'épaule, au moyen de longs travellings à la fois fascinants et chaotiques, le cinéaste, tout en employant l'omniprésence du son de la rue comme un cauchemar sans fin, nous livre une œuvre atypique, docu-fictionnelle, pleine de souffles, entre la prose des situations et la poésie des instants plus charnels, plus ténus aussi.



Image extraite du film. Tous droits réservés.

FAMILLES D'ASIE *Changement au village (Gamperaliya)* de Lester James Peries

(Sri Lanka, 1965, 108 mn) par Véronique Halperin



Le cinéma de Sri Lanka, absent cette année de la sélection officielle en compétition, était néanmoins représenté grâce à la récente et brillante version restaurée de *Changement au Village (Gamperaliya)*, un des premiers chefs-d'œuvre (1965) du grand réalisateur Lester James Peries. Cette personnalité indépendante, discrète et néanmoins originale, issue d'un riche milieu intellectuel et culturel, a fêté en avril son quatre-vingt-douzième anniversaire. Loin d'écraser la production cinématographique, il a suscité l'émulation des générations qui se sont succédées. Comme les cinéastes plus jeunes (Prasanna Vithanage, Ashoka Handagama, Vimukthi Jayasundara...), Peries ne s'est pas seulement intéressé au long métrage, mais a privilégié une approche artistique complète, englobant monde du théâtre, du court-métrage et du documentaire au service du jeune *Government Film Unit*.

Gamperaliya, troisième long-métrage sur dix-neuf de Peries en 1965, grand succès plus critique que commercial, en noir et blanc, s'intercale entre le premier *Rekawa (La Ligne du Destin)* et le superbe *Nidhanaya (Le Trésor)* qui offre de si belles résonances avec la production cinématographique contemporaine de Satyajit Ray au Bengale.

Le scénario de Reggie Siriwardena adapte un célèbre roman de Martin Wickramasinghe, mettant ainsi en valeur le patrimoine littéraire cinghalais contemporain. Peries rencontre l'auteur dès 1963 et discuta avec lui de l'élaboration de son œuvre. « Pour lui, le cinéma, cela voulait dire des histoires simples, de l'action, des héros, de la romance. Il devait penser qu'un roman sérieux, touchant à la complexité des rapports humains n'était pas à la portée du cinéma... Je ne suis d'ailleurs pas certain de l'avoir vraiment convaincu ». Martin Wickramasinghe (1890-1976), s'attache dans ce qui est considéré comme le premier grand roman cinghalais, à la description des changements économiques et sociaux touchant le domaine d'un village du sud de l'île (on a pu parler de *GamaPeries*, c'est-à-dire de « Village de Peries »), thème qui rejoint les préoccupations de Peries, encore dans son dernier long-métrage *Le Domaine* en 2003. L'écrivain décrit un mariage

arrangé entre Jinadasa, le célèbre Gamini Fonseka (1936-2004), et Nanda (Punya Heendeniya, au début de sa carrière). La jeune fille se soumet à cette union et au choix de sa famille, tout en étant amoureuse de Piyal, l'instituteur, d'un rang social inférieur au sien. Pourtant Nanda épousera son rêve de jeunesse, devenu un riche notable, après la mort de son premier mari. L'argument est l'occasion de décrire avec finesse la petite bourgeoisie rurale, son déclin, le poids des traditions familiales dans le monde bouddhique et de l'héritage, ici le Domaine, thème récurrent de l'œuvre de Peries. M. Wickramasinghe expliquait sa référence aux auteurs russes et au plus intimiste d'entre eux, Anton Tchekhov : « pour moi, le plus important était le non dramatique, c'est là que se trouve vraiment le drame dans le cinéma. Les pauses, les silences, les mouvements des visages, les personnages qui s'arrêtent de parler ou qui expriment autre chose que ce qu'ils disent, tout cela correspond à mon univers, à ma vision. » (entretien dans *Positif*, septembre 2003).

Le Domaine (très belle architecture avec les traditionnelles vérandas et corridors), est un bel exemple d'architecture coloniale hollandaise. Longtemps cherché dans l'île par le cinéaste, il constitue un acteur important du film au même titre que les divers protagonistes évoqués.

Il y a cinq ans, L. J. Peries constatait aux Archives Nationales du Film à Colombo l'absence de trace du négatif image de l'original de son chef-d'œuvre *Nidhanaya (Le Trésor)* et des mesures furent prises afin de préserver son autre grand film *Gamperaliya* durant six mois au Labo UCLA Film & Television Archive. Ce fut aussi l'occasion de revoir les sous-titres anglais et français à partir des dialogues originaux grâce à une universitaire, spécialiste de littérature cinghalaise, Manouri Jayasinghe.

La restauration remet en valeur la magnifique photo de William Blake utilisant pour la première fois la nouvelle pellicule Kodak « Double X » de 250 ASA, pellicule en noir et blanc la plus rapide de l'époque. William Blake eut à résoudre le délicat problème des éclairages intérieurs. On sait que quarante ans plus tard pour son film controversé *Aksharaya*, Asokha Handagama fut lui aussi confronté au difficile problème de l'éclairage lors d'un tournage en décor naturel, alors l'immeuble le plus haut de la capitale Colombo.

Pour le plus grand bonheur des cinéphiles, *Gamperaliya* a pu être restauré grâce à la volonté et à la ténacité d'un homme et d'une équipe, celle de Laurent Aléonard d'Héliotrope Films.

Images extraites du film. Tous droits réservés.

REGARD SUR LE CINÉMA CORÉEN
Le Mûrier (Pong) de Lee Doo-yong
 (Corée, 1985, 114 mn) par Hélène Kessous

La beauté comme malédiction.



Le murier, film de Lee Doo-yong, soulève de nombreuses questions malgré son apparente légèreté. Dans les années 1920, à l'heure de l'occupation japonaise, nous assistons à la vie quotidienne des villageois. Mais cette vie paisible et bien réglée va être perturbée. Alors que chacun a une place bien définie dans la société, que chacun se voit attribuer une fonction, une place (« l'homme fort », « l'idiot », « la femme à poigne », etc.), deux personnages vont rompre l'ordre établi.

Lui : toujours parti n'assume ni ses devoirs au sein de la communauté villageoise, ni ceux envers sa femme.
 Elle : trop belle, eseuulée dans ce village qui n'est pas le sien, décide de ne plus manquer de rien en vendant son corps pour de l'argent.

Ce film est censé être une comédie, mais on y voit un regard cruel et froid sur la condition de la femme. L'appât du gain et la concupiscence, bien que présentés comme tel, ne sont pas les seuls responsables de la situation de la jeune femme. Le réalisateur nuance un peu son propos en questionnant la part de responsabilité des hommes du village, mais aussi des hommes en général, sur le destin de cette femme, et à travers elle le destin des prostituées. Car se sont bien les hommes qui l'ont mise dans cette situation en exigeant d'elle son corps comme monnaie d'échange.

Alors que, au fil de l'histoire, elle se donne sans compter aux hommes des alentours, pour peu qu'ils lui donnent ce qu'elle demande, elle se refuse encore et toujours à un homme : « l'idiot du village ». Elle dirige sur lui toute sa colère, ses frustrations, et son ressentiment.

À ce film, plus cynique que drôle, deux suites ont été tournées. Une énigme reste cependant à élucider : le mari de notre héroïne est constamment suivi (de loin) par un officier japonais à vélo. Qui est-il ? On ne le sait pas : ami ? Partenaire de jeu ? Surveillant ? Dommage que le mystère de ce personnage intrigant ne soit pas résolu à la fin du film.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

REGARD SUR LE CINÉMA CORÉEN
Noël en Août (Palwolui christmas) de Hur Jin-Ho
 (Corée, 1998, 97min) par Marion Gilbert



Jung-Won, tenant d'un petit studio photo se sait condamné d'une maladie incurable. Sans s'apitoyer sur son sort, il ne confie son secret à personne et continue de vivre sa vie comme si de rien n'était. Puis il rencontre Da-rim, une jeune contractuelle qui vient tous les jours faire développer des pellicules. Ils tombent amoureux. Malgré cela, il reste distant, ne lui divulgue pas son secret pour lui éviter de souffrir et ne pas être pris en pitié.

Mélodrame emprunté de romance, présenté à la Semaine de la critique à Cannes en 1998, *Palwolui christmas*, ne sombre pas dans la tristesse (même si la mélancolie domine) et nous révèle un être humain, Jung-won qui reste humble devant la mort puisqu'il l'accepte. D'une sensibilité étonnante, le film nous montre avec simplicité et naturel le destin ordinaire d'une personne ordinaire.

L'image aussi est utilisée comme moyen au service des émotions. Ainsi, les séquences sont lentes et calmes comme

une photographie et nous rappellent un des motifs importants du film en arrière-plan : la photographie. Elle permet de capturer les moments précieux de la vie et nous fait comprendre en substance que chaque moment est précieux en soi (puisque le film est au ralenti du début à la fin).

Jung-won prend une dernière photo de lui, un portrait funéraire, et meurt paisiblement sans regret. Mais l'amour qu'il porte à Da-rim perdure, comme en témoigne une photo de Da-rim, accrochée à la vitrine de son studio photo.

Noël en Août (Palwolui christmas) de Hur Jin-Ho a reçu de nombreuses récompenses lors des festivals où il était en compétition :

- Prix du meilleur film, meilleure actrice (Shim Eun-ha) et meilleur réalisateur débutant, lors des Baeksang Best Film Awards 1998.
- Prix du meilleur film, meilleure actrice (Shim Eun-ha), meilleur réalisateur débutant, lors des Blue Dragon Film Awards 1998.
- Prix FIPRESCI lors du Festival international du film de Flandres 1998.
- Prix FIPRESCI lors du Festival international du film de Pusan 1998.
- Prix Dragons et Tigres lors du Festival international du film de Vancouver 1998.
- Prix du meilleur scénario, meilleur réalisateur débutant et prix du jury, lors des Grand Bell Awards 1999.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

REGARD SUR LE CINÉMA CORÉEN

J.S.A.: Joint Security Area (Gongdong gyeongbi guyeok) de Park Chan-wook
(Corée, 2000, 110 mn) par Hélène Kessous et Cécile Jeune



Sur la ligne de séparation entre la Corée du Nord et la Corée du Sud, deux postes frontalières, séparés seulement par un pont de quelques mètres, se font face. Une fusillade éclate, un militaire nord-coréen est tué, tandis que les autres protagonistes sont blessés. Les deux pays s'accusent mutuellement, le Nord d'un attentat du Sud, le Sud d'une machination du Nord. Une enquête est ouverte par une commission helvético-suédoise de l'organisation des Pays neutres, qui va chercher à déterminer non pas qui est le coupable, mais les raisons de cette folie meurtrière.

L'intrigue se dévoile au fur et à mesure de l'enquête, à travers de longs flashbacks. Le scénario extrêmement brillant et fort bien construit nous embarque dans une longue marche vers la vérité. Pendant tout le film un sentiment commun nous anime : « Que s'est-il vraiment passé ? Comment ça s'est passé ? Comment les choses ont pu déraiper vers ce massacre ? ». Alors que l'on se pose ces questions, tellement la haine du Nord pour le Sud et inversement est présentée comme insoluble, des indices percent progressivement les éléments de l'enquête

et cette haine est évacuée très rapidement en ce qui concerne les protagonistes premiers du film, ces soldats du bout du monde. En effet, malgré tout ce qui oppose les soldats nord-coréens et sud-coréens, ces hommes isolés de tout dans ce no man's land, ont su dépasser les a priori et construire une amitié solide.



Park Chan-wook, à travers un excellent scénario qui nous tient en haleine jusqu'à la fin, utilise une enquête policière pour aborder un sujet politique particulièrement sensible en Corée du Sud : « l'autre », c'est à dire le Nord-coréen, qui pourtant est identique (même culture, même langue), mais qui représente le Mal. Le réalisateur propose ici une réflexion sur l'importance d'autrui : comment comprendre cet autre, qui parle la même langue, qui vit dans un pays qui un jour était « mon pays », qui est cet autre qui « me » ressemble mais qui n'est pas moi.

Accompagnée d'une mise en scène hors pair et un jeu d'acteur très précis, l'histoire de *J.S.A.: Joint Security Area* basée sur un fait divers propose une lecture presque anthropologique de la « différence » au sein d'une même culture. Ce qui, notons-le, est plutôt rare au cinéma.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

REGARD SUR LE CINÉMA CORÉEN

Memories of Murder (Salinui chueok) de Bong Joon-Ho
(Corée, 2003, 127 mn) par Stefano Centini



Dans le climat politique instable de la Corée du Sud entre la fin des années 80 et le début des années 90, la peur et la psychose se répandent en raison de plusieurs meurtres en série à Hwaseong, dans la province de Gyeonggi. La police locale ne possède pas les moyens nécessaires afin de mener l'enquête. De plus, l'inspecteur Park utilise des moyens extrêmement violents, instinctifs et absolument pas scientifiques pour arriver à une vraie solution. Un autre policier arrive donc de Séoul pour résoudre le problème, mais il se retrouve confronté à son collègue "de province" et à sa conviction que le meurtrier est le jeune handicapé du village, Kwang-Ho.



Seo, le jeune détective arrivé de Séoul, découvre que Kwang-Ho a été forcé d'avouer sous torture, et cherche alors à proposer ses méthodes. Il semble peu à peu se rapprocher de la vérité, lorsque la solution qu'il croyait la plus évidente disparaît sous le poids des preuves scientifiques qu'il a utilisées pour la proposer.

Le vrai tueur en série reste alors inconnu alors que les meurtres se terminent mystérieusement après quelques années. En 2003 (l'année de sortie du film en Corée), l'ancien détective Park, qui a quitté la police pour devenir entrepreneur, repasse par hasard sur le lieu du premier crime. Une petite fille lui dit alors qu'un autre homme est passé par là quelques jours avant, pour se rappeler de quelque chose qu'il avait fait à cet endroit.



S'inspirant d'histoires réelles de meurtres en série qui se sont passés dans la Corée de 1986, le réalisateur Bong Joon-ho arrive très bien à jongler entre la valeur artistique et l'appel commercial du film. Il arrive en même temps à retransmettre sur l'écran l'esprit d'une époque, période où la tension d'un changement à venir traversait la Corée. Cependant, la politique reste toujours en dehors de l'écran, puisque le réalisateur s'intéresse essentiellement à ses personnages, à les filmer dans leur contradiction et dans leur recherche désespérée d'une vérité qui n'arrive jamais. Porté par un scénario qui mélange avec ironie la comédie et la tragédie, Bong Joon-ho est capable de créer une œuvre divertissante où les moments importants de réflexion historique et sociale sur le passé récent de son pays ne manquent pas.

Le film a ainsi pu atteindre les cinq millions de spectateurs en Corée et a remporté de nombreux prix : pour son scénario, pour son réalisateur et pour le film lui-même, aux festivals de Saint Sebastian, Torino et Tokyo.

Images extraites du film. Tous droits réservés.

LE CINÉMA CAMBODGIEN À L'HONNEUR À VESOUL Le cinéma des années 1960-1975 par Suppya Hélène NUT

Le festival de Vesoul a choisi cette année de célébrer le cinéma cambodgien en présentant une rétrospective de films et de documentaires réalisés par des metteurs en scène étrangers et cambodgiens et en organisant une table ronde offrant aux auteurs de s'exprimer.

Cette mise en lumière a permis au public vésulien de se familiariser avec un cinéma peu connu à l'étranger et qui, pourtant a produit plus de 300 films entre 1960 et 1975. L'année 1975 marque un arrêt brutal de toute forme artistique. Le pays n'est plus qu'un vaste camp de travaux forcés, ses habitants, devenus des serviteurs de l'*Angkar* (le parti unique révolutionnaire des Khmers rouges) envoyés dans les champs. Les intellectuels, les artistes sont systématiquement pourchassés, persécutés et massacrés. Parmi les gens du cinéma, seule une poignée d'entre eux a survécu et, parmi les quelques centaines de films produits auparavant, il n'en reste qu'une trentaine, en très mauvais état de conservation. La production cinématographique ne s'est jamais réellement relevée de ces événements dramatiques. Il y a eu un cinéma d'avant 1975, qui montre les années d'insouciance et de joie de vivre et un cinéma après 1975 qui porte les blessures de la révolution khmère rouge.

Les années 1960 en particulier se caractérisent par l'âge d'or du cinéma cambodgien avec une offre impressionnante de films. Phnom Penh, la capitale rassemble plus de trente salles de cinéma. La programmation offre plusieurs séances, du matin au soir, avec un billet d'entrée modique permettant à tout le monde d'y aller.

C'est un cinéma populaire en phase avec le goût des gens, qui met en scène des histoires d'amour qui se terminent toujours bien, qui revisitent des légendes telles que *Puos Keng Kang*, *Sapp Seth*, ou *Tep Soda Chhan*. Le public aime revivre les histoires légendaires et mythiques qu'il connaît par cœur. Beaucoup de spectateurs reviennent plusieurs fois lorsqu'un film leur plaît. Bref, le cinéma a remplacé les formes de théâtre traditionnelles des campagnes pour une nouvelle classe sociale, celle des citadins avides de nouvelles formes de divertissement. Lors des fêtes, il est même impossible d'acheter des tickets de cinéma tant la demande est importante. Il faut les réserver d'avance pour avoir le bonheur de voir son film préféré qu'on vient voir en famille ou entre amis.

Mais bien vite, la folie du cinéma atteint la campagne. Des projections sont organisées dans les pagodes, un simple drap suffit pour faire office d'écran et les gens, venus en famille installés sur leurs nattes peuvent s'enivrer du spectacle pour quelques riels.

Comme dans le théâtre traditionnel dans lequel puise le cinéma cambodgien, les rôles sont dévolus aux mêmes acteurs sans que ces derniers puissent en changer sous peine de déplaire au public. Ainsi, le rôle de « méchante » est toujours incarné par *Saksy Sbrongou*

Mè Meun. Les acteurs les plus connus sont *Kong Sam Oeur*, *Nop Nem*, *Chea Youthan*, *Meas Sam Et* et les actrices, *Dy Saveth*, *Kim Nova*, *Vichara Dany*, *Neary Hem*.

La particularité de ce cinéma populaire est l'insertion de scènes comiques. Ces dernières sont incarnées par des comiques qui ont certes un rôle secondaire mais de grande importance puisqu'ils sont chargés de « détendre » l'atmosphère dans des scènes où la tension est trop forte. Citons *Trente Deux*, *Mandoline*, *Suy* pour les hommes et *Map Noya*, la comique la plus connue alors.

Les chansons constituent une autre facette du cinéma cambodgien. Un film se doit d'avoir trois ou quatre chansons interprétées par les plus grandes voix de l'époque dont *Sinn Sisamouth*, l'homme à la « voix d'or », un monstre sacré qui a à son actif plus d'un millier de chansons. Des voix féminines comme *Ros Sérey Sothea*, *Huy Meas* sont autant d'éléments pour garantir le succès d'un film. Il n'est pas rare que les chansons des films soient devenues des succès populaires comme ceux des films *Abdoul Kasem*, ou *An Euy Srey An*.

Contrairement à d'autres cinémas asiatiques, les gens qui font du cinéma se sont formés sur le tas, apprenant au fur à mesure de leurs films. En effet, il n'existait pas à l'époque de formation cinématographique au Cambodge. Ce qui fait dire au metteur en scène *Tea Kim Lun*, que : « ... Il fallait avoir beaucoup de talent pour pouvoir réussir. ». Les metteurs en scène comme *Ly Bun Yim*, *Ngoun Heng*, *Yvon Hem* savent aussi alterner les genres et portent à l'écran des histoires contemporaines comme *Vil Ven Na Bang* ou *Lea Heay Duong Dara*.

En effet, les scénarii sont écrits par de vrais écrivains qui ont trouvé un moyen de gagner mieux leur vie et une occasion de participer à un art visuel en pleine croissance. Certains sont même devenus des metteurs en scène reconnus comme *Biv Chhay Liengou* *Ly Bun Yim*.

Pour terminer notre tour d'horizon, il faut aussi rappeler les films réalisés par Sa Majesté Norodom Sihanouk dont Vesoul a choisi deux films *La Forêt enchantée* et *La Joie de vivre*. Pour Norodom Sihanouk, il n'y a qu'un héros, le Cambodge qu'il choisit de montrer vu du bord de mer, de Phnom Penh la capitale, ou de la campagne cambodgienne. C'est un Cambodge à la fois réel et onirique, moderne et antique comme son film *La Forêt enchantée* qui abrite un royaume peuplé d'êtres célestes, gardiens de la culture antique cambodgienne.

Aujourd'hui, à Phnom Penh, le Centre multimédia Bophana tente de sauvegarder ce patrimoine en collaboration avec le département du Cinéma du Cambodge. On peut encore y visionner ces films et regarder ces acteurs légendaires.

Norodom Sihanouk, deux films portraits du monde enchanté du roi cinéaste : *La Forêt enchantée* et *La Joie de vivre*. par Hélène Kessous



Norodom Sihanouk dans les années 60. © Casadei-Productions 2011.

Imaginez... votre président, sa femme, ses enfants, mais aussi des ministres, et de hauts dignitaires de l'armée qui jouent à faire l'acteur, et vous pourrez ainsi imaginer un film de Norodom Sihanouk. Le Roi-Père du Cambodge qui s'était amouraché du cinéma dès son plus jeune âge dans les années 1930, réquisitionnait son entourage afin d'assouvir sa passion. Le 17^{ème} festival international des Cinémas d'Asie nous a offert l'occasion de découvrir deux films inédits : *La Forêt enchantée* et *La Joie de vivre*. Tous deux très différents, ces films ont pour but premier de critiquer les mœurs décadentes apportées par l'Occident. Le Roi-Père s'est donné comme mission de faire comprendre à l'élite qu'il était temps de rectifier la barre et d'abandonner les travers occidentaux.

La Forêt enchantée (Cambodge, 1966, 101 mn) nous conduit dans un monde entre rêve et réalité, là où les hommes sont reconnus pour ce qu'ils sont vraiment, sans le regard biaisé de la société. L'histoire est simple et peu originale. De jeunes gens à la

jeunesse dorée ont décidé de s'aventurer une journée dans la forêt pour chasser. Malgré un guide expérimenté, qui n'est autre que le gouverneur de la région, la journée de chasse est particulièrement ennuyeuse ; le gibier se fait si discret qu'il donne l'impression d'avoir déserté la forêt. Le gouverneur confesse alors que ce jour est particulier et que les génies de la forêt protègent les animaux, afin qu'aucun d'entre eux ne soit tués ou blessés en ce jour sacré. Une averse surprend nos chasseurs en herbes qui trouvent alors refuge dans une grotte. C'est l'occasion pour le réalisateur de nous présenter des personnages extrêmement stéréotypés : Kolap, une belle jeune fille qui n'a pas froid aux yeux. Occidentalisée, elle porte un mini-short, ne croit pas aux esprits de la forêt et préfère s'exprimer en français plutôt qu'en khmer. Malgré la présence de son mari (vieux bougre qu'elle mène par le bout du nez), elle flirte avec Piero, un garçon faible qui se laisse facilement éblouir par l'audace de la jeune femme. La sœur de Piero est, quant à elle, l'archétype de la jeune femme traditionnelle : belle, discrète et bien éduquée. Elle et Kolap ne pourraient pas être plus éloignées l'une de l'autre. Eliane incarne la douceur et la bienséance de la femme traditionnelle. Après le repas nos amis décident de faire une sieste. Alors qu'ils pensent tout le monde endormis, Kolap et Piero en profitent pour se bécoter. À cet instant, une jeune femme apparaît, toute de soie vêtue, elle est l'incarnation même d'une apsara. C'est ici le véritable début du film.



La Forêt enchantée. Image extraite du film. Tous droits réservés.

La jeune femme qui répond au nom de Préah Anoch conduit les protagonistes dans un royaume magnifique où son frère Préah Angk (joué par Sihanouk en personne) les attend. L'allégorie se met en place et la propagande peut commencer.

Dans ce palais hors du temps humain, chacun est amené à révéler sa vraie nature. Le frère et la sœur sont les garants de la bonne moralité, très vite Kolap, Piero et le gouverneur sont montrés du doigt pour leurs comportements déviants et leur peu de foi dans les traditions. Le français disparaît peu à peu des conversations. Le Roi de ce monde magique offre aux visiteurs ainsi qu'aux spectateurs un florilège de ce qui se fait de mieux dans son royaume. La danse, la musique, la spiritualité traditionnelle, tout est glorifié, et c'est bien Sihanouk qui met en scène sa propre gloire. Il se pose en grand protecteur des traditions, grand protecteur de la nation et de tout ce que le Cambodge a à offrir. Le temps du film, chacun est confronté à ses défauts et ses qualités. Les traditions, le bouddhisme, le végétarisme, l'interdiction de consommation d'alcool, l'honnêteté... tout cela est mis en avant et récompensé. Contre toute attente, Eliane n'est pas la seule à trouver grâce auprès du juge de ce royaume. On nous invite à juger positivement les domestiques, à apprécier leur simplicité, leur honnêteté et leur capacité à se satisfaire de peu. Un jugement sévère est, quant à lui, porté sur ceux qui se sont laissés charmer par l'Occident. Ils sont caractérisés par l'adultère, l'irrespect pour la nature, l'imbécillité et l'athéisme. La force de ce film se trouve dans le message qu'il délivre : Sihanouk est le Roi d'un monde magique et magnifique de toute éternité ou le temps passe mais où les traditions perdurent. Un monde entre Orient et Occident, mais qui ne prend que le meilleur des deux. *La Forêt enchantée* est le conte philosophique d'un Roi qui cherche sa place dans ce monde qui change.

La Joie de vivre (Cambodge, 1969, 66 mn), le deuxième film présenté au festival monte d'un cran dans la critique de la haute société cambodgienne. Sihanouk n'essaie plus de convaincre en vantant les mérites

du Cambodge éternel, il dénonce en ridiculisant. Réalisé un an après *La Forêt enchantée*, toutes références au Cambodge traditionnel et immuable ont disparues, et le réalisateur décide de confronter la haute société à ses travers les plus discutables.



La Joie de vivre. Image extraite du film. Tous droits réservés.

Dans ce monde sans valeurs et sans repères, les gens riches vivent en vase clos, dans une société qui ne connaît que les lois de l'adultère, de la corruption, l'avarice et l'envie. L'histoire est sans intérêt, les maladroites sont nombreuses, mais les situations cocasses abondantes plongent parfois les spectateurs dans un rire irrésistible. Malgré cette critique, l'on ne peut s'empêcher d'admirer la liberté dont jouissent les femmes. On retrouve le thème de la femme tentatrice, la femme corruptrice, c'est par elle qu'arrive le péché. Elles sont belles, rusées et savent mener les hommes par le bout du nez. Pour ce faire, elles jouent bien évidemment de leur corps. La critique moraliste est bien là, les femmes utilisent leur corps et le sexe pour parvenir à leur fin. On en vient presque à ressentir de la compassion pour ces pauvres vieux messieurs riches mais tellement naïfs. Ce qui interpelle, c'est aussi la liberté laissée aux acteurs. Il ne faut pas oublier qu'ils sont tous ou presque de hauts personnages ; on les voit pourtant dénudés dans leurs lits, ou encore s'embrasser, danser... Si le but est de dénoncer dans la forme, le fait de placer ces figures politiques dans de telles conditions laisse une impression d'étrangeté.

FRANCOPHONIE D'ASIE : CAMBODGE

La Terre des âmes errantes de Rithy Pahn

(Cambodge, 1996, 100 mn) par Antoine De Mena



En 1999, la pose du premier câble de fibre optique du Cambodge mobilise une main d'œuvre flottante qui travaille nuit et jour pour un salaire de misère. Paysans pauvres, soldats démobilisés et familles sans ressources s'affairent à l'enfouissement du câble dans une tranchée creusée à un mètre de profondeur. Avec l'avancée des travaux, des mines et des ossements humains apparaissent régulièrement, rendant obsédantes la mémoire de la guerre et la présence des âmes errantes des millions de morts restés sans sépultures.



Deux ans avant la réalisation de *S21, la machine de mort khmère rouge*, Rithy Pahn parvient avec *La Terre des âmes errantes* à réinscrire durablement le souvenir du génocide khmer dans le présent du Cambodge. Le sujet abordé est d'une efficacité et d'une prégance redoutables, puisqu'il permet non seulement de mettre à jour des éléments du passé physiquement enfouis, mais également de révéler – par le biais de la main d'œuvre mobilisée – une

pauvreté, un dénuement et un illettrisme qui apparaissent comme les conséquences directes des dérèglements passés et des dysfonctionnements présents.



"Les khmers rouges n'ont pas seulement tué des gens ; ils ont fait d'hommes comme moi des ignorants qui ne savent pas où ils vont, où ils ont la tête ; on n'a pas étudié, on ne sait rien. Ils ont fait de ma génération une masse d'ignorants. On ne trouve pas de travail. On ne peut être qu'ouvrier." Déclare l'un des paysans-ouvriers, désormais sans terre.

Face à cette réalité humaine régie par l'ignorance, la pénibilité du travail, le harcèlement et la faim, Rithy Pahn propose un regard poétique sur les corps en souffrance et sur la pulsion de vie. Et suscite ainsi une réflexion critique unissant passé et présent sans solution de continuité.



Images extraites du film. Tous droits réservés.

FRANCOPHONIE D'ASIE : CAMBODGE
Les gens d'Angkor de Rithy Panh
(France, 2003, 95 mn) par Julie Blot et Morgane Iat



Rithy Panh © www.3continents.com

On connaît Rithy Panh avant tout pour ses documentaires *Bophana, une tragédie cambodgienne* (France, 1996, 60 mn), sur une jeune réfugiée écrivant des lettres d'amour à son compagnon et *S21, la machine de mort khmère rouge* (France, 2002, 101 mn) sur le centre de détention et d'extermination des Khmers Rouges. On connaît sa gravité, son goût pour le détail. On connaît moins le Rithy Panh des *Gens d'Angkor*, peinture sociale d'une région à la fois riche et pauvre. Riche d'histoire et de touristes (plus d'un million de visiteurs par an), mais ruinée par la guerre d'hier et la spéculation immobilière d'aujourd'hui, qui grignote progressivement les rizières.

Le réalisateur filme les *Gens d'Angkor* et leur amour pour les temples. Ils prennent soin de chaque pierre, déplacée à bout de bras, roulée, tirée, portée pour reconstituer le puzzle géant du Baphuon disloqué. Les ouvriers peinent, mais rient beaucoup : les dictons khmers, les anecdotes de circonstances, les mésaventures des uns et des autres sont toujours matière à plaisanterie. Leur sens de la dérision est

également admirable : tel cet ouvrier qui possède un coq de combat qu'il dit chérir comme sa propre femme. Pour l'encourager, l'ouvrier promet à son coq toutes les poulettes du village s'il sort vainqueur. Cependant il a aussi baptisé son champion « Nyom Nyao » « soupe acide », façon de manier tant la carotte par ses promesses dérisoires, que le bâton par cette menace prophétique : les cocottes ou la cocotte !

Le rire dédramatise cette réalité : l'homme dépend de son coq pour envoyer ses enfants à l'école et tenter de leur assurer un avenir meilleur que le sien.

A'Koy n'a pas cette chance. Orphelin qui passe ses jours aux côtés des ouvriers, il a dû arrêter l'école pour vendre des souvenirs aux touristes. A'Koy rêve de devenir guide, passionné par les histoires narrées sur les bas-reliefs. Amoureux des Apsaras au sourire humble et énigmatique, c'est auprès d'elles qu'il trouve refuge et se laisse aller à la rêverie. Abandonné par ses parents, contraint de vendre des bibelots à la sauvette, il est l'incarnation de la jeunesse cambodgienne, sans racines, et à l'avenir flou. Pourtant, il sourit à la vie, de ce sourire grave, humble qui sied aux *Gens d'Angkor*.



Image extraite du film. Tous droits réservés.

Cinéma cambodgien, panel et découverte
Programmes de courts métrages cambodgiens
par Sarah Richardot

Pendant de nombreuses années, le cinéma cambodgien a été inexistant ou presque... L'univers audiovisuel était peuplé de clip de karaoké et de films d'horreur bon marché. Ce vide était également accentué par l'absence de formation de jeunes.

Les trois programmes de courts métrages présentés à Vesoul cette année démontrent la tendance inverse : ce sont trois programmes présentant des documentaires faits par de jeunes cinéastes en formation.

Le premier programme est issu d'un atelier organisé par le tout nouveau Centre du Film du Cambodge (CFC), organisme monté par le gouvernement à l'initiative de Rithy Panh avec le soutien du CNC français. Durant cet atelier, supervisé par Rithy Panh, les jeunes ont chacun réalisé un court métrage documentaire tout en travaillant à différents postes sur les films des autres, s'initiant aussi bien au montage, qu'à l'image ou au son. Quatre films ont été projetés. Ils présentaient quatre portraits de la société cambodgienne actuelle, quatre âges, quatre métiers et quatre types de difficultés.

Dans *A Blurred Way of Life*, nous faisons la connaissance de Mot Nak, 14 ans, qui vend des journaux à la sauvette dans Phnom Penh, afin de nourrir sa famille et soigner sa mère atteinte du SIDA.



On découvre ensuite dans *A Pedal Man*, le cyclopusse, 68 ans, devant encore travailler pour survivre avec sa femme. Il dort dans son cyclo et gagne à peine de quoi manger face à la concurrence des motodop.



Puis, dans *My Yesterday Night*, vient l'histoire de cette chanteuse de karaoké, qui s'est auparavant prostituée pour pouvoir s'occuper de son fils et qui connaît une deuxième vie en participant à un groupe de rock, mi-cambodgien, mi-barang (blanc).

Enfin, avec *I can be who I am*, le parcours vers la masculinité, de deux transsexuelles, dont l'une est coiffeur et l'autre chantait dans un karaoké avant de travailler avec une ONG pour donner des cours d'éducation sexuelle et de contraceptions aux jeunes (passage non-sous-titrés car jugés gênant par la production). Au fil du film on voit leur corps se masculiniser et leur identité et position s'affirmer.

Outre leur format, ces quatre films ont en commun la présentation de la pauvreté et de l'acceptation du destin chez les sujets (dans le film sur les transsexuelles, elles évoquent souvent leur enfance et leur relation avec leurs parents et les autres par « j'ai toujours été comme ça », « je suis née comme ça »). De l'autre côté de la caméra se trouvent des enfants de bonnes familles qui ont des moyens et qui ne vivent pas du tout les mêmes difficultés. Ces jeunes réalisateurs réussissent le tour de force de s'intéresser (et intéresser le spectateur) sans juger. Ils laissent leurs protagonistes parler sans intervenir. Ils les laissent même interroger une tierce personne contribuant ainsi à renouer le dialogue et la confiance les uns envers les autres.

Le deuxième programme vient de la Meta House, lieu culturel financé en partie par l'Institut Goethe. Ces films sont aussi réalisés par des cinéastes débutants et sont une commande de l'ONG Better Works qui cherche à améliorer les conditions de travail dans les pays en voie de développement. Ce programme présente donc quatre films autour des usines textiles : *Un jour à l'usine*, *Un jour autour des usines*, *Un jour hors de l'usine* et *Un week-end avec les patrons*. D'abord l'intérieur, puis l'extérieur et son commerce parallèle, puis les ouvrières en congé et enfin le portrait d'une femme cadre dans une usine.

L'aspect « œuvre de commande » se ressent surtout dans les premier et quatrième films où on peut facilement imaginer les conditions et recommandations pour avoir l'autorisation de tourner. L'impression que rien ne sort vraiment du cadre et où tout est beau et propre apporte un certain malaise quand on sait que l'an dernier ont eu lieu d'importantes manifestations et que la répression des syndicats reste très forte.

Le sujet sur la dame cadre a le mérite de nous montrer une femme issue de la bourgeoisie cambodgienne, éduquée, travaillant et élevant ses enfants, tout en faisant les boutiques mais son intérêt ne décolle pas vraiment. Alors que les autres films présentaient plusieurs points de vue, celui-ci n'en comporte qu'un et reste très particulier sans aller plus loin que ce qui est montré (qui sont ces autres femmes cadres au Cambodge aujourd'hui ? Que pensent-elles ?).

L'aspect très cadré et formel du film d'ouverture et du film de fermeture donne une liberté de ton aux deux autres. Étant leur propre patron, les vendeurs de rues, les propriétaires de chambres, les motodops n'hésitent pas à montrer et décrire les conditions de vie quotidiennes des ouvrières, qui au final, se répercutent aussi sur eux (devoir louer une bâche sur le toit plutôt qu'une chambre en dur, baisse d'achat de babioles ou de nourriture...).

Les scènes de retrouvailles avec la famille nous apportent aussi beaucoup plus sur les raisons qui poussent ces filles à aller travailler dans les usines et sur les conditions de vie difficiles de la campagne. Ces dernières n'étant vraiment compréhensibles qu'avec les scènes d'extérieur.

Le troisième programme présente une série de documentaires du jeune réalisateur Kavich Neang sur le bâtiment blanc.

Dans *Dancing in the Building*, ce bâtiment, conçu par l'architecte Van Moni Vann, représente un symbole des années 1960 et de la modernisation du Cambodge voulut par le roi Norodom Sihanouk. Vidé pendant la période des Khmers Rouges, il s'est retrouvé habité après la guerre, par des gens qui avaient perdus leur maison ou fuient les combats. Cet immeuble figure dans de nombreux films de Rithy Panh comme un concentré de la société cambodgienne (voir *Le Papier ne peut pas envelopper la braise* ou *Les Artistes du théâtre brûlé*).

Après avoir accueilli des familles pauvres, des sans-logis, des prostituées et des dealers, l'immeuble a commencé à recevoir des artistes, peintres, musiciens, danseurs, chanteurs et maintenant des cinéastes. C'est eux que Neang Keavich filme (dans *Smob* en train de donner des leçons de danses, de musiques, recevant une apprentie chanteuse de smot (chant funéraire rituel).

Il filme aussi les élèves comme cet homme qui veut devenir danseur et transmettre l'art ou ce jeune garçon (dans *A Scale Boy*) qui mène trois vies de front (l'école, les leçons de musiques et son petit boulot de soir : peser les promeneurs du soir) tout en étant menacé d'expulsion par la logeuse chez qui sa mère l'a laissé.



Ces trois programmes très intéressants donnent un panel de la société cambodgienne à Phnom Penh et nous montrent les répercussions de la vie et du travail des habitants des villes sur les familles restées à la campagne.

Images extraites des films. Tous droits réservés.

COMPÉTITION DOCUMENTAIRE

Le Veilleur de Céline Dréan

(Cambodge / France, 2010, 50 mn) par Stéphane Londéro



L'art permet-il de lier les éléments d'une histoire personnelle morcelée ?

Le veilleur adopte dans les premières minutes les codes du Polar, qu'il abandonne pour s'attacher à son sujet : Séra, dont la présence faite de nervosité, de douceur et de froideur nous happe immédiatement. Il est veilleur de nuit dans un hôtel parisien mais surtout artiste-peintre, dessinateur de bandes dessinées.

Né en 1961 au Cambodge, il dû s'exiler en France avec sa mère après la prise de Phnom Penh par les Khmers rouges en 1975. Son père resta et adhéra momentanément à leurs idées. Il fut exécuté en 1978 par ces derniers, suite à la traque et à l'arrestation des intellectuels.

À leur arrivée à Sarcelles, la mère de Séra lui offre une bande dessinée et c'est ce langage qu'il adoptera pour dire sa douleur et le manque de son père et de son pays. Un pays où "on ne dit pas les choses, on les vit". L'artiste exprime les choses par son art, mais son corps traduit, par ses tremblements, son tabagisme intense et, par le décalage horaire dans lequel il reste (il travaille de nuit à l'heure cambodgienne), une douleur inconsolable.



À travers les ateliers qu'il a ouverts au Cambodge, Séra souhaite transmettre son métier et sa mémoire. Ces images à Phnom Penh sont les rares moments lumineux du film.

La caméra de Céline Dréan recueille la parole et les silences de l'artiste et l'accompagne avec bienveillance dans sa quête de filiation avec le pays de son père.

Céline Dréan est née à Nantes en 1975. Elle suit des études de cinéma à Rennes puis devient directrice de production chez Vivement Lundi ! et forme des enseignants.

Image extraite du film et portrait de Céline Dréan. Tous droits réservés.

Remerciements

Remerciements à l'ensemble des participants de l'INALCO à cette 17^e édition du FICA et particulièrement à ceux qui ont contribué à la sortie de cette brochure.

Un grand merci :

- aux organisateurs du festival, **Martine et Jean-Marc Thérouanne**,
- au président de l'INALCO,
- au conseil d'administration de l'INALCO,
- au directeur général des services,
- aux services administratifs,
- au service de la reprographie,
- à la direction de la communication,
- au Cerpaim.

à toutes les personnes qui nous ont accordé des entretiens :



Gao Xiongjie lors de l'entretien avec Stefano Centini et Cécile Jeune, filmés par Justine Meignan.



Girish Kasaravalli à la suite de son entretien avec Damien Tridant, XXX, XXX et Justine Meignan.



Le jury INALCO 2011 lors de la clôture du FICA.

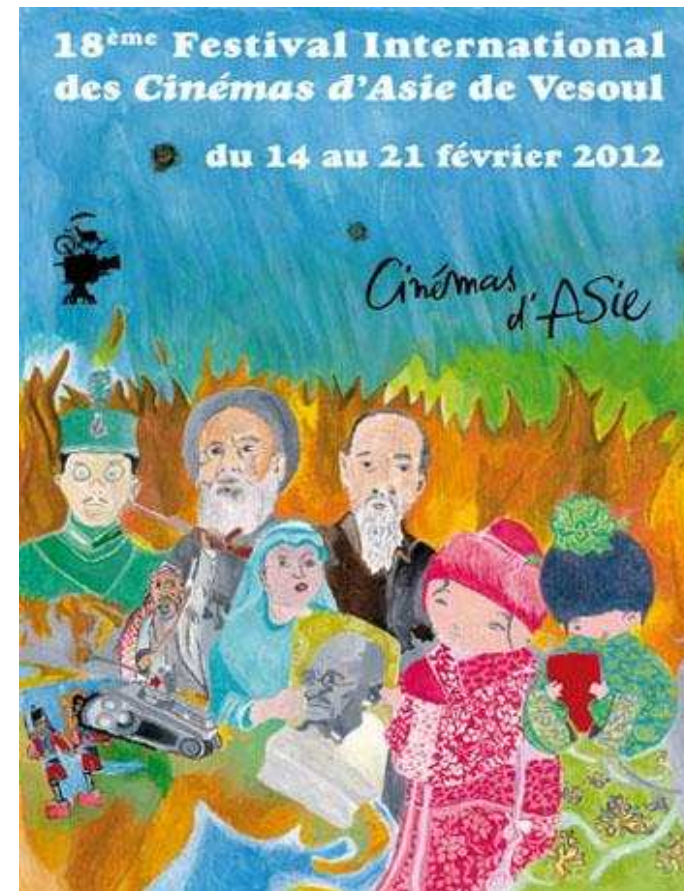


Les lauréats entourés des jury du FICA 2011.



Teresa Kwong avec ses multiples trophées entourée de la délégation Inalco.

Photos : tous droits réservés



18^e
FESTIVAL INTERNATIONAL
DES *CINÉMAS D'ASIE* DE VESOUL
du 14 au 21 février 2012